

Freud, lucre et abus de faiblesse ¹⁷⁷

Peter J. Swales

Extrait de :

C. Meyer, M. Boch-Jacobsen, J. Cottraux, D. Pleux et J. Van Rillaer (Eds)

Le livre noir de la psychanalyse

Paris : éd. Les Arènes, 2005, p. 127-144

« *J'aurais vraiment aimé que tu assistes à ma conférence aujourd'hui, Marty... Voilà que je m'inquiète parce qu'il me faut tenir bon, trouver du nouveau pour surprendre les gens et m'attirer la reconnaissance non seulement des fidèles mais aussi du grand public, du public qui rapporte.* »

Freud à sa fiancée Martha Bernays, 14 février 1884.

Le 27 août 1899, alors qu'il était sur le point d'achever son *Interprétation des rêves*, Sigmund Freud se plaignait dans une lettre à son ami Wilhelm Fliess, riche médecin berlinois : « Dans trois semaines... il va falloir s'inquiéter de savoir si les nègres vont arriver à point pour

128

calmer l'appétit du lion... » L'éditeur des lettres de Freud à Fliess, Jeffrey Moussaieff Masson, n'a pas d'explication à proposer. Mais Ernest Jones, dans le premier volume de sa biographie de Freud, fournit en revanche une anecdote qui devrait mettre fin à toute spéculation lorsqu'il raconte comment Freud, en 1886, avait finalement épousé sa fiancée et s'était établi dans un cabinet privé à Vienne :

« Les consultations avaient lieu à midi et pendant un certain temps les patients étaient surnommés "les nègres". Cette étrange appellation provenait d'un dessin des *Fliegende Blätter* [un célèbre magazine illustré] montrant un lion en train de bâiller et grommelant : "Déjà midi et toujours pas de nègres." »

Un mois plus tard seulement, Freud, toujours friand de nouvelles expressions, remarqua, dans une lettre à Fliess du 21 septembre 1899 :

« Une patiente avec qui j'ai été en pourparlers, un poisson rouge [*ein Goldfisch* = un poisson d'or], vient de se présenter à mon cabinet — Je ne sais si c'est pour me dire si elle refuse ou accepte [de suivre le traitement]. Mon état d'esprit dépend très fortement de ce que je gagne. Pour moi, l'argent est comme un gaz hilarant. »

¹⁷⁷ Nous remercions l'historien Peter J. Swales et les éditeurs de la *Review of Existential Psychology & Psychiatry* de nous avoir autorisés à reproduire des extraits de cet article, « Freud. Filthy Lucre and Undue Influence », paru dans le vol. XXIII, n° 1-3, 1997, et traduit de l'anglais par Marie-Cécile Kovacs. Comparé à l'original, ce texte comporte de nombreux ajouts élaborés par l'auteur à la lumière de ses récents travaux.

Les éditeurs de la première édition des lettres à Fliess, Marie Bonaparte, Anna Freud et Ernst Kris, avaient supprimé les allusions au « poisson d'or » pour désigner sa patiente, et au « gaz hilarant » pour désigner l'argent — ainsi que ses remarques antérieures sur les « nègres » —, sous prétexte qu'elles n'avaient rien à faire dans une biographie scientifique. Puis, dans un passage qu'ils ont pareillement supprimé, Freud poursuit :

« Dans ma jeunesse, j'ai appris, [en lisant *Le Voyage du Beagle* de Charles Darwin], qu'une fois que les chevaux sauvages de la pampa ont été capturés au lasso, ils gardent une sorte d'angoisse vis-à-vis de l'existence, De la même façon, j'ai connu un jour l'extrême pauvreté et j'ai l'angoisse de celle-ci. Si cette ville m'accorde de confortables moyens de subsistance, tu verras, mon style s'améliorera et mes idées seront plus Justes. »

Freud considérait, quand il était jeune homme, que ses « origines modestes » étaient une « injustice ». Avec sept enfants à élever, son père et sa mère aspiraient à un style de vie bourgeois, mais son père, négociant en laines, rapportait peu d'argent à la maison, et la famille devait le plus souvent se contenter de peu. Le jeune Sigmund, qui avait eu d'abord l'ambition de devenir zoologiste, puis neuro-anatomiste ou encore physiologiste, avait repoussé ses examens

129

de médecine de quelques années et avait dû avoir recours au « fric » [*der schnöde Mammon*] fourni par les bourses d'études — et également, semble-t-il, aux ressources allouées par deux demi-frères plus âgés et plus riches que lui, qui avaient émigré en Angleterre. Cependant, il est sans doute vrai — comme on rapporte qu'Alexandre, le plus jeune frère de Freud l'a affirmé — que, plus tard dans sa vie, Freud a surexagéré les privations dont il avait souffert dans sa jeunesse. En 1912, il écrit à Ludwig Binswanger : « Depuis l'âge de quatorze ans, j'ai été obligé de soutenir financièrement mes proches — mère, sœurs [et] plus tard, femme et enfants. » S'il est vrai qu'il partagea toujours avec les membres de sa famille, Freud ne toucha pas le moindre début d'un salaire avant J'âge de vingt-cinq ans et ne commença pas à gagner correctement sa vie avant d'avoir trente ans.

En 1882, lorsqu'il se fiança, bien qu'il fût dépourvu de tout revenu personnel, Freud fut obligé d'abandonner la carrière dont il avait toujours rêvé dans la recherche scientifique. Confronté à la nécessité de gagner sa vie, il entra, après trois ans d'études « alimentaires » — de *Brotstudium* — à l'hôpital général de Vienne afin d'acquérir l'expérience et le prestige requis pour s'établir avec succès dans un cabinet médical. Il exerçait pourtant la médecine sans aucun enthousiasme, et, pendant une longue période, l'idée d'avoir à traiter des patients ne lui souriait guère. Freud pensait depuis longtemps que, « pour réussir quelque chose, il existe une manière courte et une manière longue », et, déterminé à « exploiter la science plutôt que de [se] faire exploiter par elle », il chercha à échapper à cette pauvreté sordide, à précipiter son mariage et à sauver sa carrière dans la recherche pure en récoltant gloire et richesse par ses travaux sur l'alcaloïde de la cocaïne. Mais la malchance voulut qu'il échoue totalement, d'abord quand il se vit devancer par un collègue dans l'importante découverte de l'usage de la cocaïne comme anesthésique en chirurgie locale, puis lorsqu'un ami, qu'il avait essayé de sevrer de la morphine en lui donnant de la cocaïne, devint en fait dépendant aux deux substances.

En 1885, Freud fut nommé lecteur à l'Université en complément d'une bourse de recherche, grâce à laquelle il put travailler pendant plusieurs mois à Paris sous la direction du célèbre neurologue Jean-Martin Charcot. Puis, contraint finalement de suivre la « manière longue », il épousa sa fiancée en 1886 et ouvrit un cabinet privé de neuropathologie à Vienne, non loin du

130

centre-ville. Quarante ans plus tard, au cours d'une conversation avec la princesse Marie Bonaparte, Freud devait raconter que, dans les premières années qui suivirent l'ouverture de son cabinet, il n'avait soigné « que des gens pauvres ». Cependant, en 1887, Freud commença à

traiter Frau Anna von Lieben, baronne de naissance et épouse d'un célèbre banquier, qui était l'une des femmes les plus riches de Vienne. À peu près à la même époque, semble-t-il, il se mit à soigner Frau Elise Gomperz, qui avait épousé un oncle d'Anna von Lieben et était ainsi devenue membre d'une des familles les plus influentes de Vienne et de la Moravie voisine. Peu de temps après, Freud commença le traitement de Frau Fanny Moser, la veuve d'un industriel d'origine russe et suisse, réputée pour être l'une des femmes les plus riches d'Europe centrale. Ainsi, à peine deux ou trois ans après avoir ouvert son cabinet médical, Freud était en fait devenu le psychothérapeute de certaines des femmes les plus riches du monde, grâce au prestige lié à son association avec Charcot, aux recommandations de ses aînés Josef Breuer et Rudolf Chrobak, mais aussi de Hermann Nothnagel, Richard von Krafft-Ebing et Moriz Benedikt. À l'automne 1887, Anna von Lieben fut adressée à Freud par Breuer, le médecin interniste de cette dernière, et Chrobak, son gynécologue : tous deux en étaient arrivés au point de ne plus savoir que faire de cette quarantenaire obèse, hystérique, qu'aucun médecin n'avait réellement réussi à satisfaire, sans même parler de l'aider. Immédiatement, le jeune docteur s'attela à la tâche, et s'insinua dans ses bonnes grâces en lui rendant des visites quotidiennes dans sa luxueuse résidence du centre-ville. Mais, par la suite, nuit et jour pendant près de six années, Freud se retrouva progressivement aux ordres de sa patiente. En effet, deux fois par jour, il était astreint à calmer ses crises émotionnelles explosives au moyen de séances de suggestion sous hypnose, de conversations interminables, et d'injections de morphine — à tel point que la patiente dévorait quasiment son médecin, menaçant même d'interrompre ses vacances d'été à la campagne avec femme et enfants, Freud exprima ainsi ses frustrations dans une lettre de 1889 à sa belle-sœur, Minna Bernays, après avoir été sorti du lit la nuit précédente : « Le colosse pense toujours uniquement à ses nerfs, et n'entend simplement rien d'autre. » La soumission chronique de Freud à sa dominatrice faisait partie d'une codépendance symbiotique, cependant

131

que, pour lui, la femme continuait à représenter une poule aux œufs d'or. En 1890, il écrivit à Fliess pour décliner l'invitation de ce dernier à Berlin en expliquant : « Ma principale cliente traverse juste en ce moment une sorte de crise nerveuse, et il se peut que pendant mon absence, son état s'améliore. » Et en 1891, dans une lettre à sa belle-sœur Minna, il remarquait : « Elle... n'est évidemment pas encore finie. Je compte encore sur six mois de revenu de sa part. »

Pourtant, et malgré tout, Freud caressait toujours le rêve que, simplement en lui parlant, il réussirait un jour à guérir par miracle sa « prima donna », la rémunération financière et la gloriole scientifique qui dériveraient lui permettant — comme il l'imaginait — de prendre une retraite précoce. Cependant, au printemps 1893, les choses commencèrent à sentir le roussi et à devenir trop personnelles quand Anna von Lieben se mit à manifester envers lui une certaine animosité. Comme Freud le rapporte dans une lettre adressée à sa belle-sœur en avril :

« Elle était... dans un étal tel qu'elle ne pouvait plus me supporter, d'autant que cela teintait de suspicion mon amitié qui aurait pu avoir l'air purement vénale. »

Plusieurs membres du cercle de la famille suspectaient depuis longtemps Freud de n'être qu'un charlatan avide de se remplir les poches grâce aux revenus substantiels procurés par le traitement d'une aristocrate immensément riche. Ne constatant aucun signe d'amélioration — et craignant certainement que son hypernervosité soit d'origine iatrogène ¹⁷⁸ —, ils s'opposèrent catégoriquement à ces interminables séances quotidiennes. Ainsi, ce n'était peut-être pas un accident si, quelques mois plus tard, alors que l'état de cette femme ne s'était guère amélioré depuis sa première rencontre avec Freud six ans auparavant, la folie à deux prit fin, sans doute à l'instigation de la famille sinon de la patiente elle-même, et ce malgré l'avis de Freud. Quant à

¹⁷⁸ NdT : c'est-à-dire provoquée par son traitement et non par la maladie elle-même.

l'impact de cette décision sur la propre situation de Freud : « Ma tête manque de sa surcharge habituelle », remarqua-t-il dans une lettre en novembre adressée à Fliess.

Mais Freud avait ce qu'il voulait. Sur la base de ce qu'il aimait retenir de ce cas, autant pour la déception que dans l'analyse finale qu'elle avait prouvé être, il parvint à persuader Josef Breuer, son ancien mentor, de lui prêter son considérable prestige scientifique pour signer avec lui un

132

ouvrage sur l'hystérie dans lequel on attribuait l'origine de ce syndrome à une incontinence de souvenirs anciens. Cependant, en 1896, dix ans après son installation, les perspectives financières de Freud s'étaient nettement dégradées. Brouillé avec Breuer, sans doute le médecin-interniste le plus respecté et le plus prospère de la ville, il ne pouvait plus compter sur les recommandations de ce dernier. Rien de surprenant qu'ensuite, cette année-là, déçu par ses revenus, Freud imagine pouvoir améliorer de manière drastique sa situation matérielle avec sa nouvelle théorie selon laquelle la source unique de l'hystérie réside dans les abus sexuels de la petite enfance. Assez vite pourtant, il dut se rendre à l'évidence que les essais dans lesquels il proclamait sa grande découverte étaient accueillis avec un silence moqueur par ses collègues médecins. Et, le 21 septembre 1897, se confiant à Fliess, il reconnaissait :

« L'espoir d'une célébrité éternelle était si beau, et avec lui, celui d'une certaine opulence, d'une indépendance complète, d'une possibilité de voyager, de sortir mes enfants des soucis [pécuniaires] qui ont empoisonné ma jeunesse. Tout cela dépendait du succès ou de l'échec de ma théorie de l'hystérie. Maintenant, je peux me taire et me faire modeste à nouveau, et continuer à m'inquiéter et à épargner... »

Les années passant, pourtant, en sa qualité de lecteur d'Université, Freud avait toutefois entrepris de soigner gratuitement des enfants pauvres dans une clinique locale, mais aussi de publier ses travaux dans le domaine moins controversé de la neuropathologie organique, espérant qu'en suivant cette « manière longue » il pourrait un jour être professeur titulaire. Avec un tel titre, il pourrait compter sur un plus grand nombre de patients et exiger des honoraires plus conséquents. En février 1897, lorsqu'un collègue plus âgé lui annonça que, de concert avec deux autres collègues, il avait l'intention de soumettre une demande de promotion en sa faveur au ministre de l'Éducation, il eut des raisons d'espérer que ses ambitions allaient être enfin récompensées. Mais, en même temps, Freud savait qu'il valait mieux ne pas tout miser là-dessus, car l'antisémitisme devenait de plus en plus fort et corrompait insidieusement le climat politique. Il pouvait apparemment gagner encore correctement sa vie avec les longs traitements de ses riches patients névrosés — du moins tant qu'ils pourraient arriver jusqu'à lui de pays comme la Russie, la Pologne, la Hongrie et la Roumanie. Mais il s'inquiétait toujours de la manière

133

dont il pourrait joindre les deux bouts et était anxieux à propos de l'avenir. À l'été 1898, il envisagea, peut-être de façon pas si frivole, d'être invité en Russie pendant un an pour soigner le tsar, qu'il avait diagnostiqué à distance comme souffrant d'idées obsessionnelles, et il pensa que cela lui rapporterait tant d'argent qu'il aurait la possibilité non seulement de voyager, mais encore de soigner ses patients « pour rien ». Un an plus tard, dans une lettre à Fliess du 27 septembre 1899, Freud annonça :

« Le poisson d'or (Marie von Ferstel, née Torsch, une parente éloignée de ma femme donc) a mordu à l'hameçon, mais elle jouira encore de sa liberté jusqu'à fin octobre, car [pour le moment] elle reste à la campagne. »

À cette époque, Freud était aux prises avec la correction des épreuves de ce qu'il considérait comme son *magnum opus*, *L'Interprétation des rêves*, et, à l'approche de la publication, il se sentait tout à fait euphorique, « espérant que cela signifiait un grand pas en direction de la liberté et de la prospérité ». Mais, à sa parution, le livre ne rencontra pas l'approbation

immédiate escomptée par Freud, et, comme il l'avoua dans une lettre à Fliess le 23 mars 1900, ce manque d'enthousiasme, ce silence, ajoutés à l'échec de certaines de ses théories, l'avaient plongé dans une « grave crise intérieure », une « dépression ». Pendant les mois suivants, Freud réussit à surmonter son sentiment de désespoir, mais, confronté à une pénurie de patients, il continua à se sentir oppressé par une « angoisse de la pauvreté ». Pour l'homme très ambitieux qu'était Freud, c'était comme si l'humanité rejetait l'illumination qu'il devait offrir — avec son *Interprétation des rêves*, mais aussi avec sa théorie de l'hystérie —, comme s'il avait échoué à laisser sa trace dans le monde et à récolter la gloire et la richesse qui, selon lui, lui étaient dues.

Au printemps 1900, Fliess proposa à Freud d'user de son crédit auprès d'un vieil ami et patient, Julius Rodenberg, directeur de la renommée *Deutsche Rundschau* à Berlin, afin que Freud rédige spécialement un résumé du gros livre sur les rêves, ce que Freud refusa catégoriquement. Selon son raisonnement, il avait déjà entrepris d'écrire un article du même type sous la forme d'une monographie intitulée *Sur le rêve*, dont la publication était programmée dans une autre maison d'édition ; il ajouta de surcroît : « Je veux éviter tout ce qui sent la publicité... Il ne faut pas que les gens disent que nous nous renvoyons l'ascenseur. » Mais, à cette date, plusieurs comptes rendus élogieux avaient déjà paru, signés de la plume du

134

poète Jacob Julius David, que Freud connaissait personnellement par son frère Alexander, et qui l'avait déjà sans doute consulté, et de Hans Königstein, étudiant de Freud en ce temps-là et fils d'un de ses meilleurs amis. Dans un journal du mois d'octobre 1900 parut de plus une chronique débordante d'éloges, écrite par Emma Eckstein, une des plus anciennes patientes de Freud mais aussi une amie à lui. Un article très positif parut dans un autre journal, en janvier 1902, signé par le psychanalyste débutant Wilhelm Stekel, récent patient de Freud et également son élève.

La parution du compte rendu de Stekel, plus de deux ans après la publication du livre, n'était certainement pas due au hasard. À cette date, exaspéré par les ajournements réguliers de la promotion que ses collègues lui avaient proposée plus de quatre ans auparavant, Freud avait pris les choses en mains. À l'automne 1901, finalement décidé à militer en faveur de ses propres intérêts, il s'était assuré le concours et l'influence de son ancienne patiente, Elise Gomperz, qui avait entrepris de s'enquérir auprès du ministre de l'Éducation de la raison du délai. Elle n'y réussit guère, mais voilà que, soudain, la baronne Marie von Ferstel, le « poisson d'or », vint à son secours. Fille d'un très riche banquier qui avait contribué au financement de la construction de la voie de chemin de fer Semmering, elle était l'épouse d'Erwin Freiherr von Ferstel, le vice-consul austro-hongrois. Lui-même était le fils de Heinrich von Ferstel, l'architecte vanté de l'Église votive de Vienne, de la nouvelle Université, mais aussi de quelques immeubles remarquables de la Ringstrasse.

Selon le récit ultérieur de Freud, Marie von Ferstel avait d'une manière ou d'une autre « entendu parler de l'histoire et commencé à agir de sa propre initiative ». Elle « fit la connaissance du ministre... se fit bien voir de lui... et lui fit garantir la promesse... qu'il donnerait un titre de professeur au docteur qui l'avait guérie ». Peu après, en mars 1902, la nomination fut confirmée, et Freud fut submergé de lettres de félicitations, notamment de la part de Fliess, qu'il voyait de moins en moins et à qui il confia dans sa réponse :

« Je serais moi-même extrêmement heureux d'échanger cinq félicitations contre un cas convenable, susceptible d'être suivi par un traitement prolongé. J'ai appris que le Vieux Monde est gouverné par la hiérarchie alors que le Nouveau l'est par le dollar. Pour la première fois, je me suis soumis à elle, et suis en droit d'espérer une récompense. Si l'effet produit sur de plus larges cercles d'influence est aussi prodigieux que sur des cercles restreints, alors j'ai quelque raison d'espérer. »

Et, selon Jones, le cabinet de Freud prit en effet « un tournant définitif vers des jours meilleurs ».

Mais le « poisson d'or » n'était pas complètement « guéri » — elle continua sans doute à recevoir un traitement régulier jusqu'à l'été 1903. À cette date, Freud et sa famille séjournaient dans la station alpine de Königsee, en Bavière ; Erwin von Ferstel venait d'être nommé en poste à Berlin, de telle sorte qu'on peut penser que sa femme ne pouvait rejoindre son bon docteur que pendant les vacances d'été, et, dans ce cas, Freud était prêt à renoncer à ses propres vacances pour s'adapter à ce besoin urgent. Le 25 juillet 1903, l'illustre médecin avisa son beau-frère Heinrich Graf :

« Je ne peux pas [me joindre à vous pour un voyage J... car, avant toute autre raison, je me suis engagé ici jusqu'au 1^{er} septembre pour des consultations (à la montagne), que j'espère lucratives, avec Marie Ferstel. »

Que Freud passe ses vacances avec sa femme et ses enfants n'était pas en soi un problème, car une chaleureuse amitié s'était nouée entre la baronne, son mari et les membres de la famille Freud, à tel point que les enfants Freud étaient invités à fêter Noël chez elle. Mais, d'après feu le professeur Renée Gicklhorn de l'Université de Vienne, dont l'informatrice était une nièce de la patiente, la baronne s'étant amourachée de Freud et, agissant sous son influence, lui avait cédé, par acte notarié, une villa à la campagne près de Vienne, peut-être à Perchtoldsdorf, afin d'assurer la sécurité financière de ses six enfants. Freud, comme cela a été rapporté, revendit la villa peu de temps après.

D'après Gicklhorn, la famille de Marie von Ferstel était farouchement opposée à ce que son engouement pour Freud continue. Après qu'elle lui eut offert la villa — qui appartenait à ses biens personnels —, ses parents lui bloquèrent l'accès au patrimoine immobilier de la famille, de telle sorte qu'elle n'eut plus les moyens de payer les honoraires de son traitement. D'après Kurt Eissler, qui connaît beaucoup de choses sur cette histoire mais a jusqu'ici négligé d'en publier les détails, cette femme « était très en colère lorsqu'elle mit fin au traitement, à ce qu'on m'a dit, et fit courir des bruits extrêmement nuisibles à la réputation de Freud » ; puis, faisant toujours preuve d'une hostilité acharnée et violente à son égard, elle vint à Paris consulter Joseph

Déjerine, le célèbre psychiatre français. Freud pensait sans doute au « poisson d'or », lorsqu'il écrivit quelques années plus tard à un élève au sujet des patientes déçues par la psychanalyse :

« Être calomnié et consumé à cause de l'amour qui est notre outil de travail — tels sont les risques de notre métier, que nous n'allons certes pas abandonner à cause de ce qu'elles racontent. »

En septembre 1902, Freud envoya un exemplaire de son *Interprétation des rêves* au célèbre Theodor Herzl, dans l'espoir que le feuilletonniste ferait un compte rendu du livre dans le remarquable journal de Vienne, la *Neue freie Presse*. Mais Herzl émit des réserves, disant qu'il ne se sentait pas compétent pour le faire. Néanmoins, au tout début du nouveau siècle, Freud rassembla en ville quelques adeptes, à commencer par Stekel et d'autres collègues, mais ils étaient loin de constituer le genre de reconnaissance officielle dont il avait désespérément besoin. Puis, en 1904, le psychiatre suisse Eugen Bleuler lui apprit que ses idées et méthodes thérapeutiques avaient été appliquées au Burghölzli, le célèbre hôpital psychiatrique de Zurich. Dans sa joie, il écrivit à Fliess, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis longtemps et qui allait l'accuser publiquement d'avoir piraté sa théorie de la bisexualité :

« À présent, il est tout à fait possible que je vive assez longtemps pour assister à la transformation [des mentalités]. Je n'avais jamais douté de la victoire posthume. »

Peu de temps après, les adeptes des idées subversives et controversées de Freud commencèrent un peu partout à faire parler d'eux ; et, en 1909, il accepta l'invitation du Nouveau Monde à venir faire une série de conférences sur la psychanalyse à l'Université Clark de Worcester, dans le Massachusetts :

« C'était comme si un rêve un peu fou devenait réalité : la psychanalyse n'était plus le produit d'une hallucination mais faisait partie intégrante de la réalité. »

Freud, le spécialiste des maladies nerveuses, s'autoproclama dès lors psychiatre et, comme les membres de son nouveau mouvement menaient une campagne systématique en sa faveur, il affirma son hégémonie sur ce royaume — et, par extension, sur le domaine de la psychologie dans son entier. En dépit de son succès et de l'augmentation significative de ses revenus, il resta fondamentalement insatisfait de sa situation financière : l'argent, comme il le remarque dans une lettre adressée à Carl G. Jung en 1909, était « le complexe que je surmonte le moins

137

bien, pour des raisons qui remontent à mon enfance ». Durant l'été 1910, alors qu'il passait des vacances en Italie du Sud en compagnie de son élève, Sandor Ferenczi, il écrivit à sa femme et à sa famille :

« Je suis vraiment absolument désolé que vous ne puissiez tous être avec moi. Mais pour profiter de tout cela avec vous... il n'aurait pas fallu que je devienne psychiatre et que je fonde soi-disant une nouvelle école, mais bien fabricant de produits utiles comme le papier toilettes, les allumettes, ou les rivets pour les chaussures. Il est bien trop tard maintenant pour changer de métier, donc je continue — égoïstement mais en fait à regret — à profiter de tout cela tout seul. »

Peut-être Freud était-il un peu jaloux de la fortune considérable d'un de ses amis de Padoue, Arturo Diena, qui était devenu millionnaire en inventant et en fabriquant ces petits cercles de métal par lesquels on passe ses lacets. Martha Freud, en revanche, désapprouvait bruyamment l'excessive énergie de son mari dès qu'il s'agissait de « faire du fric ». Quinze jours plus tard, le 1^{er} octobre 1910, Freud raconta à Jung :

« Aujourd'hui, j'ai repris le travail et j'ai revu le premier de mes fous [*Narren*]. Il me faut à présent transmuter l'énergie nerveuse accumulée pendant les vacances en argent liquide, afin de remplir ma bourse vide. Il faut toujours attendre une semaine ou deux avant qu'ils n'arrivent... »

Trois ans plus tard, dans un essai intitulé « Quelques recommandations sur la technique de la psychanalyse », Freud aborda la question des honoraires, un sujet qu'il omettra d'approfondir ailleurs dans son œuvre publiée — assez lamentablement, il faut bien le remarquer. Il recommandait aux praticiens d'adopter dès le début une attitude très franche. Ils devaient convenir expressément, avec audace et sans scrupule, d'honoraires suffisamment élevés pour que les clients potentiels aient l'impression que la prestation qui leur était proposée avait de la valeur. À la « question gênante » de la durée du traitement — une question « à laquelle, en fait, il est presque impossible de répondre » — Freud répondait qu'un analyste pouvait seulement se porter garant du fait qu'il durerait « plus longtemps que ce que prévoyait le patient ». Freud maintenait que des honoraires élevés étaient justifiés par le fait que, quelle que soit la durée du traitement, la psychanalyse tiendrait sa promesse de départ : la guérison de la névrose. C'est ailleurs avec des considérations thérapeutiques en tête qu'il recommandait cette attitude intéressée ; après tout, la réduction progressive de la taille du portefeuille ou des

138

poches du patient pouvait faire office de puissante motivation pour aller mieux. En vertu de ce raisonnement et de l'idée que le paiement des honoraires permet de maintenir la relation entre le docteur et son patient sur un plan strictement professionnel, le psychanalyste était donc par

la force des choses dans l'impossibilité de suivre des patients par charité — ce qui, de toute façon, compte tenu du temps écoulé, eût été fortement préjudiciable à ses revenus. Le corollaire était que l'on déniait aux pauvres les bénéfices de la psychanalyse, mais que seuls des dons d'argent, quoi qu'il en soit, pouvaient faire disparaître leur névrose. En tenant de tels propos, Freud affirmait parler en connaissance de cause. Pendant dix ans, soucieux de percer à jour les secrets de la névrose, il avait entrepris de soigner toujours un ou deux patients gratuitement, puis les choses avaient inévitablement pris un caractère personnel, ruinant irréversiblement l'alliance thérapeutique.

Fille d'un riche industriel, Emma Eckstein, sa patiente et convertie, elle-même prosélyte, avait sans doute fait partie de ces cas. Après qu'elle eut consulté Freud sporadiquement pendant près de dix ans, sa famille connut des temps difficiles, et, en 1904, leur situation était devenue très critique. En 1905, après une pause pendant le traitement — elle était en convalescence suite à une intervention chirurgicale —, Freud refusa de la reprendre en analyse cet automne-là, disant qu'il était tout simplement débordé de patients. Elle douta pourtant de sa bonne foi. Le 30 novembre 1905, Freud écrivit à Emma que sa demande de recommencer gratuitement l'analyse était injustifiée ; après tout, « la triste nécessité d'avoir à gagner sa vie ne vous est que trop familière ». Cet empêchement était lié à d'autres difficultés d'ordre personnel entre eux deux, que Freud n'attribuait pas à Eckstein personnellement, mais à « la chiennerie naturelle des femmes [*elementar-frauenzimmerliche*] contre laquelle je dois en permanence me battre ». Quatre ou cinq ans après, le traitement ayant recommencé entre-temps, la relation entre Freud et Emma Eckstein se teinta d'acrimonie lorsque celle-ci subit une intervention gynécologique que Freud jugeait superflue, convaincu que ses douleurs étaient surtout dues à l'hystérie. Il mit fin sur-le-champ à leur ancienne relation, en disant : « Bon, c'est la fin d'Emma. À partir de maintenant, elle est condamnée, personne ne peut la guérir de sa névrose. » Le cruel pronostic de Freud fut en quelque sorte prophétique, car elle resta invalide pour le reste de sa vie. Son neveu, Albert Hirst, lui-même également en analyse avec Freud à cette époque, ne put

139

s'empêcher de soupçonner que « Freud n'était pas mécontent d'être délivré d'un pesant cas de charité ».

Avec l'inflation et la réduction de sa clientèle pendant la Première Guerre mondiale, Freud perdit toutes ses économies et, en dépit des sommes d'argent envoyées par un riche beau-frère d'Amérique, redouta à la fin de la guerre d'être complètement ruiné. Habité essentiellement de considérations matérielles, Freud se prit à rêver qu'il pourrait obtenir le prix Nobel. Mais, en 1919, à sa grande surprise, il commença à recevoir des visiteurs de Grande-Bretagne, d'Amérique, de Suisse, qui étaient avides de connaître ses théories — ... *in verba magistri* - et étaient prêts à payer pour des psychanalyses prolongées, chacun dans sa monnaie d'origine et comparativement intacte. Aussi Freud se trouva-t-il soudain « relativement riche », En 1921, il écrivit à son neveu Sam :

« Comme je suis payé en devises étrangères, je suis exempté des misères de notre ville et j'ai même réussi à regagner une partie de l'argent perdu à cause de la guerre, et aussi longtemps que je pourrai continuer à travailler, je serai sûrement à l'abri des soucis financiers. »

À peu près à la même époque, désireux d'analyser à nouveau l'Homme aux loups, qui n'avait pas les moyens de payer un suivi prolongé, Freud n'exigea pas d'honoraires et il procura à son patient une aide financière, en lui expliquant ceci : « Nous [les psychanalystes] nous sommes fait un devoir de toujours traiter un patient sans être rémunérés en échange. » Dans son essai daté de 1913 sur la technique, cependant, Freud avait formellement déconseillé aux analystes de dispenser gratuitement un traitement.

Dans sa biographie, Ernest Jones souligne la générosité de Freud. Il est vrai que Freud était effectivement philanthrope lorsqu'il pouvait se le permettre, Jones prétend aussi que son rapport à l'argent était « absolument normal » en ceci que l'argent n'avait pour lui « aucune signification émotionnelle ». Bien sûr, Freud « aurait voulu être assez riche pour satisfaire sa passion des voyages et de l'Antiquité » ; mais « on ne pouvait pas qualifier celle-ci d'ambition », parce que c'était tout simplement « hors de question ». Selon Jones, Freud « savait qu'il devait travailler dur jusqu'au bout juste pour gagner sa vie », donc « il ne s'est jamais évertué à gagner l'argent dans l'intérêt de l'argent », Il est difficile d'estimer la fidélité

140

du portrait de Jones, car de très nombreux témoignages émanant de ceux qui connaissaient personnellement Freud — sa famille, ses amis, ses collègues et patients — ont été soustraits à l'opinion publique. Pourtant, le biographe a eu tendance à oublier les cas qui ne coïncidaient pas avec la pieuse idée qu'il se faisait de l'homme. Et beaucoup des documents qui ne sont devenus disponibles qu'après la publication de sa biographie dans les années 1950 suggèrent une image complètement contradictoire.

Au début de l'année 1921, Horace Frink, un psychiatre américain bien connu, entreprit de rester quelque temps à Vienne pour suivre une psychanalyse, et Freud reconnut instantanément en lui un homme parfaitement adapté pour prendre la tête du mouvement psychanalytique du Nouveau Monde. Frink avait une femme aimante et deux jeunes enfants, mais, depuis plusieurs années, il entretenait une familiarité induite avec une patiente, Angelika Bijur, l'héritière d'une famille de banquiers, elle-même mariée. Au cours des premières semaines d'analyse, Freud chercha à convaincre son élève qu'il était amoureux de sa patiente. Laissant planer la menace que, sinon, Frink deviendrait homosexuel et que Bijur ferait une dépression nerveuse, il les pressa de divorcer de leurs époux respectifs et de se marier, de manière que Frink puisse obtenir la gratification sexuelle et l'amour qu'il n'avait pu trouver avec sa femme. Au début, Frink résista aux efforts de persuasion de Freud, mais, après six mois passés sur le divan légendaire, il se rallia à l'opinion du grand *Menschenkenner*¹⁷⁹. Annonçant à sa femme la fin de leur mariage, il demanda à Bijur de l'épouser, ce qu'elle accepta, au grand dam de son cocu de mari.

Sachant très bien que Bijur avait plein d'argent à dépenser, Freud avait cherché à convaincre Frink que celui-ci nourrissait un fantasme homosexuel à son égard et qu'il voulait faire de lui « un homme riche ». Quand le projet du mariage de Frink et Bijur se concrétisa, il lui proposa la chose suivante : « Si tout se déroule comme prévu, changeons ce cadeau imaginaire en une contribution réelle au profit des Fonds psychanalytiques », faisant indubitablement allusion à la maison d'édition de son mouvement, alors en très mauvaise situation financière. Ses prédictions

141

répétées sur la réussite de ce nouveau mariage se révélèrent très vite fausses, et la nouvelle madame Frink, se sentant manipulée, commença à suspecter que la seule motivation de Freud, tout au long de cette histoire, avait été de profiter de son énorme richesse. Rendue amère par l'échec de son mariage, elle écrivit une lettre à Freud et reçut en réponse un télégramme : « Vraiment désolé. Votre échec était l'argent. » En 1923, la femme délaissée par Frink mourut d'une pneumonie, et, écrasé par la culpabilité, Frink lui-même sombra dans une psychose maniaco-dépressive. En 1925, sa seconde femme demanda le divorce — entre autres pour récupérer les sommes d'argent dépensées pour son mari ; et, en rassemblant les preuves de cette « sordide affaire » pour le dossier destiné à son avocat, elle agrafa une note au dos du télégramme de sympathie de Freud : « J'aimerais avoir le courage de publier ceci [ce télégramme] comme exemple de ce que fut pour moi la "thérapeutique" de Freud ! » À partir de là, la carrière de Frink fut moribonde, et il devint une source de « profonde déception » pour Freud.

¹⁷⁹ NdT : c'est-à-dire de « connaisseur d'hommes »

En refaisant une biographie de Freud plus moderne, « pour notre temps »¹⁸⁰, Peter Gay, l'actuel gardien du sommeil de ce monde gonflé de rêves qu'est la psychanalyse, relègue l'essentiel de l'histoire de Freud dans une note de bas de page et y dépeint Freud comme agissant « avec la meilleure volonté du monde mais aussi une forme d'arrogance insouciance », cette dernière étant vraisemblablement « inconsciente ». De plus, dans une interview, il déconseille de juger trop sévèrement Freud à propos des événements de 1921-1922 : « La plupart d'entre eux se sont déroulés en 1923-1924. À cette époque, Freud avait appris qu'il avait un cancer et pensait qu'il allait peut-être mourir. » De fait, depuis le début du siècle, Freud prenait l'équivalent de dix dollars de l'heure — des honoraires très élevés pour l'époque — et voyait huit à dix patients par jour, en général six jours par semaine ; après avoir appris qu'il avait un cancer en 1923, il ne vit plus que cinq patients par jour, mais il doubla ses honoraires jusqu'à vingt dollars, qui devaient être payés en devises étrangères. Dès lors, les consultations rapportaient au « lion » environ cinq cents dollars par semaine — l'équivalent aujourd'hui d'un pouvoir d'achat dix fois supérieur —, et loin de lui d'idée de refuser les autres legs et octrois de ses « nègres ». Jones déclare que Freud trichait probablement sur ses impôts annuels, un forfait largement répandu à cette

142

époque en Autriche. Il l'a certainement fait en omettant de déclarer ses honoraires et droits d'auteurs payés en devises étrangères et déposés dans un ou deux comptes en banque à La Haye, en Hollande.

Dans une lettre de 1925 à son neveu Sam, Freud remarque :

« Après tout, le n'ai pas de raison de me plaindre... Après une longue période de pauvreté, Je gagne ma vie sans me fatiguer et j'ose dire que j'ai mis ma femme à l'abri du besoin. »

Joseph Wortis, un psychiatre américain qui commença une analyse à Vienne en 1934, avait tout de suite été gêné par « ce qui [lui] semblait être une focalisation excessive de la part de Freud sur les questions d'argent ». À la fin de sa vie, Sandor Ferenczi devait noter dans son journal un certain nombre de remarques significatives faites intempestivement par Freud, « en comptant de toute évidence sur ma discrétion ». Il rapporte que Freud lui aurait dit ceci : « Les patients sont des ordures [*ein Gesindel*] », « tout juste bons à ce qu'on leur soutire de l'argent et qu'on les prenne comme objets d'étude », « nous ne pouvons en aucun cas les aider », « il est possible que la psychanalyse n'ait aucune valeur thérapeutique ». Certaines de ces pensées correspondent du moins à des remarques faites en privé par Freud à d'autres occasions. En 1911, dans une lettre à Jung, il dit d'une femme qui venait de mettre fin à son traitement : « Bien sûr, elle a le droit [d'agir ainsi], parce qu'elle est au-delà de toute possibilité de thérapie, mais pourtant c'est son devoir de se sacrifier à la science » — sous-entendu, en se soumettant à d'autres séances. La femme en question, Frau Elfriede Hirschfeld, devait recommencer une analyse peu après puis languir pendant encore plusieurs années sur le divan de Freud. En 1922, Freud confia à Edoardo Weiss :

« Malheureusement, seuls quelques patients valent les efforts qu'on leur consacre, ainsi nous ne sommes pas autorisés à avoir une attitude thérapeutique, mais nous devons nous réjouir d'avoir appris quelque chose de chaque cas. »

Vox audita perit, littera scripta manet.

Dans son œuvre publiée, Freud s'est décrit de façon complaisante comme un homme mû par des motifs idéalistes, un homme voué à la science, dépourvu d'ambition personnelle. Dans son travail médical quotidien, il était tombé par inadvertance sur le rôle omniprésent de la sexualité

¹⁸⁰ NdT : allusion au livre de Gay, *Freud. A Life for Our Time*.

dans l'étiologie de la névrose, et, pour un temps, ses recherches avaient menacé sa réputation de médecin. Il avait consenti à endurer les « pertes matérielles » qui en avaient résulté, ne

143

doutant pas que ses collègues lui manifesteraient de l'intérêt et lui offrirait leur reconnaissance ; mais, au lieu de cela, il n'avait rencontré que silence, ostracisme, incompréhension et raillerie. Doté malgré tout d'un « courage moral » considérable et d'un dévouement inébranlable au mieux être des névrosés, il avait héroïquement persisté à publier ses découvertes, jusqu'à ce que ses innovations thérapeutiques aient finalement gagné une attention croissante et une reconnaissance à la hauteur de leur vrai mérite. Puis, aidé par ses nombreux élèves, il s'était dévoué sans compter à la cause psychanalytique, c'est-à-dire à la guérison des névroses, et à un « travail scientifique sérieux, mené à haut niveau ».

Les propagandistes de la doctrine freudienne n'ont pas remis en question, du moins officiellement, cet autoportrait altruiste de Freud. Au contraire, avec le temps, ils ont construit et embelli le mythe du héros et travaillé activement à sa déification en véritable Moïse de la culture moderne. Après tout, dépeindre Freud comme un chercheur désintéressé, d'une intégrité à toute épreuve, servait à authentifier et à légitimer l'entreprise psychanalytique d'un point de vue non seulement scientifique, mais aussi éthique. On donnait ainsi à croire au public non initié que les psychanalystes, tout comme le maître dont le portrait était habituellement accroché aux murs de leur cabinet de consultation, étaient eux aussi de dévoués professionnels de la santé mentale, sans arrière-pensée, ayant à cœur les intérêts de leurs patients. À la lumière des données historiques et notamment des informations contenues dans la correspondance privée de Freud, s'ajoutant aux autres documents qui ont été exhumés ou rendus accessibles depuis sa déification, ce portrait du médecin et du scientifique aux motivations irréprochables et à la conduite sans tache doit être immédiatement décroché. *Funditus*.

Le récit présenté ici pourrait bien être étendu à toute l'histoire de la psychanalyse dans les années qui ont suivi la mort de Freud en 1939. En effet, le phénomène d'« abus de faiblesse » (*undue influence*) — qu'il s'agisse de donations, de legs, d'analyses interminables, de relations sexuelles avec les patients ou de l'actuelle contrefaçon mutuellement consentie des souvenirs de la petite enfance — est virtuellement endémique dans une profession qui, après tout, doit sa propre existence et sa propagation à une pléthore de personnes crédules, prêtes à se payer le luxe d'abdiquer leur souveraineté mentale à quelqu'un d'autre et tentant trop souvent

144

désespérément de se décharger de la responsabilité morale du naufrage de leur vie. Ces personnes collaborent, de bon cœur ou sans se rendre compte de ce qui leur arrive, avec un groupe très organisé de professionnels intéressés, qui sont persuadés de la valeur de leur titre, aveuglément convaincus d'avoir surmonté leurs « refoulements » après des années de traitements coûteux et d'avoir une intuition spéciale du travail intime de l'esprit dont est en général privé le non-initié. Mais une telle évocation du rôle profondément nocif d'« abus de faiblesse » dans l'histoire psychanalytique moderne — un thème rarement abordé dans la littérature professionnelle, bien qu'il soit de temps en temps soulevé par les journalistes — dépasserait la portée de cet essai, qui se veut uniquement une contribution aux études freudiennes. Peut-être ces pages ont-elles quand même quelque valeur pour le grand public en ce qu'elles constituent un avertissement et un conte moral.